

FICHE TECHNIQUE

PORTUGAL/FRANCE/ITALIE/RUSSIE
- 2006 - 2h06

Réalisation & scénario :
Teresa Villaverde

Image :
Joao Ribeiro

Montage :
Andrée Daventure

Interprètes :
Ana Moreira
(Sonia)
Viktor Rakov
Lynn Bedik
Robinson Stevenin
Laia Forte
Andrey Chadov
Tim, Filippo Timi
Dinara Droukarova



SYNOPSIS Sonia abandonne sa famille et son ami à Saint-Petersbourg et décide de partir. Elle a alors l'illusion de commencer une nouvelle vie, mais elle va connaître l'enfer de ceux à qui la vie n'a rien à offrir. Elle traverse l'Europe et va vivre toute la misère et la dégradation liées au trafic et à l'exploitation des êtres humains. C'est l'histoire d'une autre Europe.

CRITIQUE

La Portugaise Teresa Villaverde a des mots très justes pour définir le dilemme devant lequel se trouve tout cinéaste soucieux de dépeindre l'esclavage sexuel des filles de l'Est : «Au cinéma, il y a une limite à la brutalité. Au-delà de la figuration d'un certain degré de violence, on finit par se retrouver du côté des agresseurs. Montrer



ce qu'ils font, c'est descendre à leur niveau.» Son film, *Transe*, est impressionnant parce qu'il suggère une insondable brutalité par la suggestion, la puissance d'évocation, l'abstraction poétique. Il réussit à suggérer l'horreur de la prostitution forcée sans faire la moindre concession au voyeurisme.

(...) La damnation de Sonia se déroule loin du monde social. Pas de villes, pas de gens ordinaires. Un arbre qui s'effondre, la sensation malsaine d'un guet-apens. Teresa Villaverde franchit vite les étapes, use de l'ellipse et de la suggestion. Le temps qui passe, l'angoisse d'une jeune fille enfermée à clé, plongée nue dans une baignoire. Eau glacée, otage sans vêtements, grelottant bientôt dans un lit. Irruption d'un homme. Possession et chantage. Sonia séquestrée, dans une impasse, menottée, livrée comme un colis, d'Allemagne en Italie. La peur, les coups. Un chien-loup qui halète.

Ce n'est plus une femme que filme Teresa Villaverde, mais un corps, soumis de force, parqué dans un bordel, saoulé, drogué, violé. Le décor est stylisé, la mise en scène élaborée de façon à ne rien faire subir à l'actrice, juste traduire l'abominable, l'asservissement d'une belle étrangère, son traitement animal dans un no man's land géographique et humain. Le spectateur est soumis au même égarement que l'héroïne. Aucun repère, aucun signe d'échappatoire. Des cellules, du mépris, l'implacable processus visant à vous mettre à la merci de la pulsion

de n'importe qui. Jusqu'à cette claustration chez un particulier. Et l'espoir d'une improbable évacuation qui dépend d'un idiot, d'un fou, d'un innocent.

Toute l'horreur du martyr, dans ce film léthargique, quasi métaphysique, hanté par la fatalité de la pénombre et la soif d'un dégel, sourd d'images fuyant les pièges du réalisme.

Jean-Luc Douin

Le Monde du 27 décembre 2006

(...) *Transe* n'a peur de rien. Quand on affronte à la fois la mafia russe, les cercles de la prostitution, la folie pure, le démantèlement du bloc de l'Est, l'absence d'amour, le devenir chien des hommes, qu'est-ce que les fêtes ? Une autre façon, un peu moins barbare, de rentrer en transe.

D'autres films sur les réseaux de prostitution (*Lilya 4-ever*, *La Vie nouvelle*), plus ou moins documentaires, violents, à vif, ont déjà envisagé de décrire cet esclavage moderne. Celui de Teresa Villaverde a ceci de particulier qu'il a décidé de prendre toutes les distances possibles avec une enquête. Installant la caméra non pas dans la chambre où a lieu la passe, mais directement dans la psyché d'un être humain pris au piège, son sujet n'est pas l'organisation des mafias, c'est le dérèglement, la perte de la raison, envisagée depuis l'intérieur même de la victime.

Sensationnel, dans tous les sens du terme, le film décrit des sensations, les laisse se déployer et prendre possession de la scène,

du sens. Teresa Villaverde est devenue maître en cela : donner suffisamment de signes pour faire croire en une situation et la faire basculer soudain du côté du territoire mental. Il est des voyages dans l'inconscient que l'on n'oublie pas. Ce n'est rien, après, de dire que *Transe* marque pour longtemps.

On se demande comment Villaverde parvient à faire exister son art dans un au-delà du soutenable ; comment son actrice résiste sans devenir folle à son tour, et comment nous-même arrivons à supporter sur cet écran ce que nous ne voulons pas voir de la vie, sinon de force ? Cela tient à Sonia. Ou plutôt à cette curieuse entité qui prend forme en Sonia : dans laquelle nous avons aussi notre place.

Dans l'interview qu'elle nous a accordée, Teresa Villaverde confie qu'à un certain moment, sur le tournage, Sonia (son personnage), Ana Moreira (actrice hallucinante) et elle-même ne faisaient plus qu'un. Elle aurait pu rajouter le spectateur qui, à la projection, n'a plus d'endroit où fuir, aucun espace dans le plan où fuir et pas d'autre choix sinon celui de tenir dans sa main à son tour le fil mental cassé de Sonia. Et se laisser entraîner par elle.

Transe ne juge pas. Il ne livre pas non plus de solution. Il dit juste que nous sommes faits d'or et de merde : son inhumanité, sa barbarie est la nôtre. Refuser de voir pareil voyage au bout de la nuit, cette marche sur une piste givrée, sous le prétexte qu'il y



aurait là quelque chose de trop dur, devrait être vécu comme un échec collectif, l'aveu d'une peur. (...)

Philippe Azoury
Libération - 27 décembre 2006

En guise de prologue, Teresa Villaverde invite à une expérience auditive vacillante : ne laisser au spectateur que le choix de supporter la restitution haute fidélité d'une bourrasque à la violence exponentielle, qui annonce l'odyssée cataclysmique de Sonia, d'Est en Ouest de l'ancien monde dévasté. Si la réalisatrice voit résolument l'Europe en noir, son cheminement est ponctué par des fulgurances peu communes, les fruits vénéneux d'une inspiration visionnaire qui refuse à cet état des lieux le recours au réalisme. Seules les méandres du cauchemar sont susceptibles de se mesurer à ce qu'endure Sonia, de son désarroi initial au supplice psychique et charnel qui lui tient lieu de carnet de route. (...)

Avec son film précédent, **Agua e sal** (2001), Teresa Villaverde évoquait le trouble d'Anna, une artiste à la recherche d'elle-même. Comme Sonia au cours de **Transe**, Anna évolue dans un environnement complexe et inquiétant qui semble se dérober sous ses pieds, tout en s'acharnant dans le même temps vers une finalité alambiquée. La force d'**Agua e sal** était de faire coïncider la situation d'Anna avec ce qui déroule autour d'elle : des personnages que l'on ne discerne jamais vraiment, d'autres dont les

motivations resteront obscures, et surtout une mise en scène qui participe de cette ambiguïté.

La partie la plus convaincante de **Transe** est d'ailleurs la moins convulsive, aux abords d'une Allemagne fantôme où Sonia erre et ne rencontre pratiquement jamais un autochtone. Elle est devenue la représentante d'une caste à part, souterraine et visible seulement de ses représentants infortunés. Pour l'incarner, il fallait bien la confiance durable d'Ana Moreira, qui accompagne le parcours claudiquant et sulfureux de Teresa Villaverde depuis plusieurs films, dont **Agua e sal** et le mémorable **Os Mutantes** (1998). Sa très forte présence à l'écran nous incite à suivre Sonia au bout de ce voyage mémorable et éprouvant.

Julien Welter
<http://www.arte.tv/fr>

On ne ressort pas indemne du nouveau film de Teresa Villaverde, sa fièvre noire, sa transe laissent une impression tenace. Drôle d'objet produit en France par une cinéaste portugaise, tourné en Russie puis à travers toute l'Europe, **Transe** est un grand film d'errance. (...) Le cœur de l'Europe devient sous la caméra de Teresa Villaverde un terrain vague où l'on s'échange des corps. Sans aucune dramatisation, comme un glissement progressif et inévitable, Sonia tombe dans un trafic de prostitution. Très loin du film choc façon *Dossiers de l'écran*, **Transe** abandonne toute contextualisation pour rendre au

sujet son ampleur métaphysique. Dans une lumière froide, la fragmentation et les ellipses réussissent à communiquer une désorientation vertigineuse et nauséuse. Sonia est trimbalée comme un animal puis comme un paquet d'une chambre de tortures à une autre, toujours plus abstraite (jusqu'à un container rouge posé au milieu d'un champ). De superbes travelings sur les forêts de bouleaux ou sur des blocs de glace figurent le mouvement du trajet sans attache et sans fin du personnage. Le visage nerveux et osseux de l'inoubliable Ana Moreira rend d'autant plus poignante et presque tangible la douloureuse dérive de l'étrangère. Dans son jeu serré, mélange de terreur et de résistance, au fur et à mesure des épreuves de sa descente aux enfers, l'actrice se transforme pour devenir un bloc inattaquable, insensible au sort de son corps humilié.

Mais peut-être la torture va-t-elle un peu loin et l'aliénation fatale finit-elle par peser. Le calvaire ne s'arrête jamais, allant toujours plus avant dans la déchéance. On est tenté de demander du répit, le personnage a assez porté sa croix, à force son trajet infernal vire à l'acharnement cruel. (...)

Agata Makino
www.chronicart.com

ENTRETIEN AVEC TERESA VILLAVERDE

Vous vous êtes inspirée d'une histoire vraie ?

Les histoires sur le trafic des 3



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

8 rue de la Valse 42100 Saint-Étienne

Le centre de Documentation du Cinéma[s] Le France, qui produit cette fiche, est ouvert au public du lundi au jeudi de 9h à 12h et de 14h30 à 17h30 et le vendredi de 9h à 11h45 et accessible en ligne sur www.abc-lefrance.com



Contact : Gilbert Castellino, Tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com

femmes dont j'ai eu connaissance sont bien plus brutales que celles que l'on voit dans le film. Au cinéma, il y a une limite à la brutalité. Il y a un degré de violence que l'on peut subir, sinon on finit par se retrouver du côté des agresseurs. Montrer ce qu'ils font, c'est descendre à leur niveau...

Le film comporte des scènes brutales...

Il s'agit d'un film sur notre enfer, celui que nous arrivons à créer systématiquement. On a parfois des courtes périodes de lucidité mais... on retombe toujours dans la violence, dans la volonté d'exercer son pouvoir sur autrui, d'écraser, détruire, casser l'autre, parfois sans raison aucune.

Pourquoi vous n'avez pas eu recours, cette fois, à des femmes prostituées ou libérées du trafic sexuel ?

Je n'ai pas rencontré de femmes qui en soient passées par là. J'ai beaucoup lu, des reportages, différents livres, non seulement sur l'esclavage sexuel mais aussi sur le trafic d'êtres humains. J'ai parlé, oui, à des gens qui sont en contact avec des femmes qui se sont enfuies de ces réseaux. J'ai même demandé à en rencontrer une, mais après j'ai changé d'avis.

Ana Moreira dit qu'elle n'a connu cette question de l'esclavage sexuel qu'à travers votre regard, pour ne pas se laisser contaminer par l'image d'une femme réelle. C'est effectivement ça. Ce type d'horreur est facile à compren-

dre. C'est une situation tellement violente, tellement outrageante... Je ne voulais pas me faire passer pour l'agresseur, être en train de m'immiscer dans la vie des gens qui essaient encore de remettre de l'ordre dans leur vie. (...)

Mais dans ce film, on n'ouvre même pas une fenêtre sur l'espoir...

Je ne pouvais pas. Si je l'avais fait, cela aurait été en contradiction avec le personnage. Je veux avoir la conscience tranquille. Si je rencontre Sonia dans la rue, je veux pouvoir la regarder en face. Le film de Murnau, **Le dernier des hommes** parle d'un portier d'hôtel avec une superbe tenue, très respecté par tout le monde. Plus tard, il vieillit et est renvoyé mais il garde sa tenue et fait encore semblant d'appartenir à l'hôtel. C'est très angoissant. Les producteurs ont dit qu'ils ne pouvaient lancer un film ainsi, si triste ! Et Murnau a eu une idée brillante, qui a été comme une réponse ironique à l'industrie : il a laissé exactement le film mais à la fin, a rajouté un épilogue, à savoir un carton où il est indiqué que le monsieur a gagné à la loterie (rires) et qu'il est devenu millionnaire. La seule chose que je pouvais faire dans ce film c'était cela. Un épilogue dans lequel, subitement, apparaissait un extraterrestre qui l'emmenait.

[extraits] Visão, le 5 octobre 2006

BIOGRAPHIE

Née à Lisbonne en 1966, Teresa Villaverde est une des réalisatrices les plus importantes de la jeune génération de cinéastes portugais des années 1990. Son premier film, **A Idade Maior** a été montré au Forum International de Berlin en 1989. Trois ans plus tard, Maria de Medeiros reçoit le Prix de la Meilleure Actrice au Festival de Venise pour son rôle dans **Tres Irmaos**. La présentation de **Os Mutantes** au Festival de Cannes dans la section Un Certain Regard permet au travail de Teresa Villaverde d'acquérir une large reconnaissance internationale. **Agua e sal**, son film suivant, est présenté à Venise en Sélection Officielle.

www.cinemas-de-recherche.com

FILMOGRAPHIE

Longs métrages :

A idade maior	1991
Tres irmaos	1994
Os Mutantes	1998
Agua e sal	2001
A favor da claridade	2003
Cold wa(te)er	2004
Transe	2006

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°546, 551
Cahiers du cinéma n°619
Fiches du cinéma n°1848